

## Quatre propositions d'images

Claude Choquette

Volume 23, Number 92, Fall 1978

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/54800ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

### ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Choquette, C. (1978). Quatre propositions d'images. *Vie des arts*, 23(92), 47–52.

---

# Quatre propositions d'images

*Claude Choquette*

---

Parmi la dizaine — ou les milliers — de photographes de l'Estrie qui s'adonnent à leur art par pur plaisir, par simple besoin ou, même, par absolue nécessité, nous avons choisi quatre noms qu'il faut retenir: Achim, Lacroix, Sévigny et Vittecoq. Chacun apporte à la photographie une saine redéfinition, un peu comme une bouffée d'air frais dans une caverne où les murs n'en finissent plus de représenter des ombres communes. Leur apport arrive à point nommé, non pas que la photographie sombre dans quelque destin maléfique, mais que, se devant de combattre le cliché quotidien, elle a besoin d'un souffle toujours entretenu par ces redéfinites.

1. Photo d'Arlette Vittecoq.

## **Arlette VITTECOQ — L'image simple et belle**

Son nom est synonyme de photographie à Sherbrooke. Pourtant, elle n'a pas pignon sur rue, ne dispose d'aucun studio et ne fait pas de photographie dite commerciale. Vous citez son nom, et c'est le début d'une conversation sur la photographie. Si vous avez l'occasion de lui parler, vous constatez une vitalité éminemment communicative, précédée sans doute par un tempérament réel.

Cette Sherbrookoise d'adoption — elle vit au Québec depuis une douzaine d'années — a étudié la photographie à Paris, où elle est née d'ailleurs. Elle a exposé à deux reprises, cette année, à la Galerie de l'Université. Sa notoriété lui vient-elle



du fait qu'elle prodigue un enseignement de la photographie hors de la formation professionnelle, c'est-à-dire dans un Centre de culture où justement elle s'est acquise une réputation de professeur sans complaisance. On ne badine pas avec l'amour de la photographie: ses étudiants acceptent la sévérité de ses critiques car sa compétence en impose.

Les images photographiques que crée Arlette Vittecoq sont d'abord le résultat d'une technique consommée. Son perfectionnisme est peut-être moins une maîtrise obstinée qu'une longue habitude inconsciente de la rigueur. Mais elle se défend de rester cantonnée dans cette technique. «J'ai passé le stade de tenter des expériences», avouera-t-elle lors d'une entrevue.

A cette exigence de la forme s'ajoute la simplicité des thèmes. Une de ses dernières expositions était intitulée: *Les Enfants autour de moi*. On sent, chez Arlette Vittecoq, une part de vision immédiate — trait de féminité, sans doute, chez elle — qui s'allie à un goût de la composition directe, sans mise en scène. Elle a photographié les enfants dans leur environnement naturel, les surprenant à leurs jeux, à leurs joies, à leurs peines.

La mer et ses rebords dentelés, toutes les formes qui naissent de la vague fascinent Arlette Vittecoq. Ce n'est pas tant le paysage marin qui la concerne mais plutôt l'élément visuel, même s'il tend au raffinement jusqu'à une sorte d'impressionnisme, révélant ainsi l'univers fugitif de l'abstraction. Ces quatre images évoquent des formes suspendues dans l'attente d'une métamorphose.

Dans le monde de la photographie, Arlette Vittecoq ne bouscule rien ni personne. Les mouvements d'avant-garde l'indiffèrent; elle protège même son regard de tout ce qui foisonne d'audaces et de violences visuelles, ces années-ci. Elle se dit attirée par le beau et le recherche fermement et décidément. Qui l'en blâmerait?



4

#### Marc SEVIGNY — L'image qui dérange

On n'ose dire le mot pour qualifier sa démarche, de crainte d'un tort irréparable. Il n'a que 21 ans... Nous sommes pourtant en face d'un artiste prodigieux. Il fut pour plusieurs la révélation-choc lors de l'exposition réunissant douze photographes, au début de l'année. Prodigieux, mais plutôt dans le sens de talentueux et non vraiment dans le sens de précoce — il a déjà cinq ans de métier... — son talent étant compris comme une aptitude remarquable, comme une disposition naturelle, malgré qu'on sache que personne ne naisse photographe.

2 et 3. Photos d'Arlette Vittecoq.

4, 5 et 6. Photo de Marc Sévigny.



2



3



5



6

Comme Frank, Sévigny ne recherche pas «l'instant décisif» qui doit coïncider nécessairement avec le sommet de l'action, selon la façon de Cartier-Bresson de résumer un endroit, un individu ou un événement dans sa plénitude. *Leurs* photographies sont plutôt de simples instantanés de scènes ordinaires à des instants fortuits. Il en résulte un malaise dont on ne peut se défendre, un étrange vague à l'âme. Elles dérangent ces photos-là: l'objet ou l'individu est isolé, le visage est absent, la scène est désespérée, la solitude est complète, la mort rôde... Un drame élémentaire se joue dans chacune de ces images, et nous devenons de témoins passifs et impuissants.

Un mannequin exécute une danse macabre dans une salle mystérieuse, un parapluie oublié n'attend plus rien ni personne, un personnage redresse un tableau pendant qu'un autre s'incline, un homme s'engouffre dans une rue sombre et vient vers nous... Elles dérangent ces images-là!

Le feu sacré naîtra dans un laboratoire de fortune d'une école secondaire, là où tant de jeunes aujourd'hui, barbotant à deux mains dans les produits chimiques, vivent la création libre, découvrent que la photographie est un moyen d'expression «où les fautes ne comptent plus...» Puis, il y aura le Cégep du Vieux Montréal, cette voie royale par trop idéalisée, cependant. Un an et demi suffira. Mais il y aura, il y a toujours eu les lectures, les images des autres, celles des maîtres qu'il connaît à vous stupéfier, les rapprochant et les opposant. «C'est là qu'on apprend la photographie», affirmera-t-il. Marc Sévigny se réclame de Robert Frank. C'est son père adoptif. Même si l'inspiration semble parfois visible, les images portent toujours la griffe du fils. Simple question de respect filial et d'affinité élective.

André LACROIX — L'image géomètre

On est toujours plus ou moins victime de sa formation. De surcroît, si on enseigne les arts plastiques au secondaire depuis une dizaine d'années et qu'on fasse de la photographie une activité parallèle. Les deux plus récentes expositions d'André Lacroix nous ont fait connaître un photographe magnifiquement tributaire de sa formation. Dans l'une, on a pu admirer des images de clôtures de mailles métalliques évoquant des sensations sculpturales très composées. Dans l'autre, étaient rassemblés les résultats d'une rencontre insolite: une énorme masse de béton et des éléments isolés d'une automobile (capot, toit, portière, etc.) d'où des images, non plus figuratives, non plus abstraites, mais baignant dans une fête de lignes, de formes, de surfaces, d'angles, d'espaces et de contrastes.

Dans la photographie actuelle, où situer un André Lacroix, plus sensible à l'abstraction qu'à la description? Ne croyons pas que la démarche soit inédite, car à l'époque où la peinture abstraite a atteint son sommet, voilà bien une vingtaine d'années maintenant, la photographie a rapidement

absorbé ce phénomène visuel dans l'univers de l'image. Ce goût arrivait d'ailleurs longtemps après les expériences abstraites des photogrammes de Moholy-Nagy ou de Man Ray. Néanmoins, la démarche de Lacroix prend un sens nouveau par cette *déformation professionnelle*; aurait-il pu autrement aboutir à cette expression si structurée sans son apprentissage pictural?

Par certains aspects, cette démarche très personnelle est-elle enfin *anti-photographique*? Car la réalité ne se présente pas comme cela, elle n'est jamais restreinte ainsi. Ce sens de l'ordre et de l'angle à tout prix étouffe à la fin toute émotion, sinon l'appréciation froide d'un rythme géométrique, d'un espace en surfaces harmonieuses, d'un équilibre de masses contrastées en valeurs très différentes, etc. Au fond, Lacroix exerce le privilège sacré du créateur: malgré la vision insolite — le consommateur d'images n'attendant d'elles que l'expression d'un sentiment ou d'une émotion — le photographe crée des constructions nouvelles. Et, une fois accueillies, elles peuvent être très émouvantes.

7, 8 et 9. Photos d'André Lacroix.

10. Photo de Normand Achim.

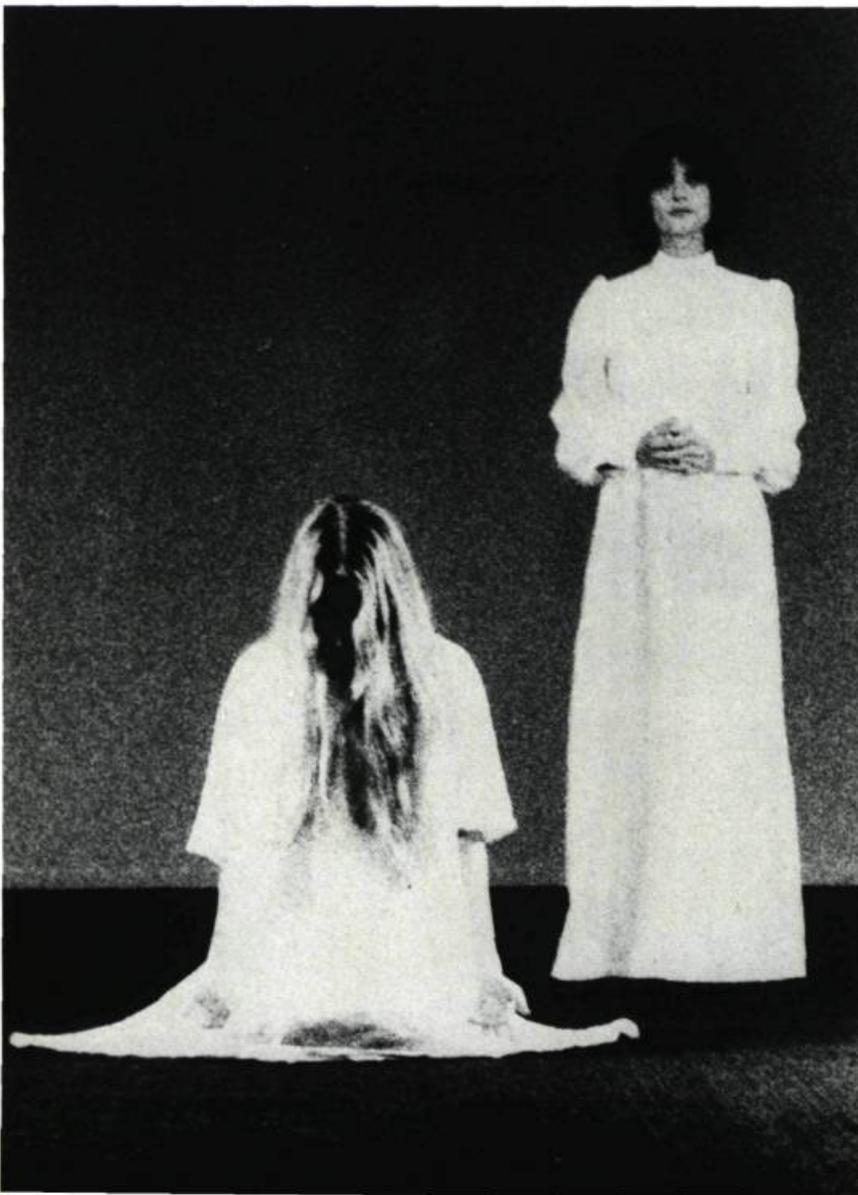




8



9



10

**Normand ACHIM — L'image sur le divan**

Malheur à celui qui réfléchit trop sur la condition humaine, sur l'existence elle-même: s'il n'atteint pas le stade de l'expression libératrice, l'inquiétude métaphysique l'envahit, l'angoisse le tenaille. Depuis une dizaine d'années, la photographie apaise Normand Achim. Dans la théorie freudienne, l'artiste qui parvient à symboliser (à imager) ses conflits n'en est plus tout à fait prisonnier. C'est l'image sur le divan.

Ce n'est donc pas à tort qu'il refuse la dénomination de photographe. Et pourtant, les expositions qu'il a accrochées aux murs du Centre culturel de l'Université de Sherbrooke, depuis quelques années, le font situer parmi ceux qui ont poussé l'expérience photographique à d'ultimes frontières.

Sa méthode repose essentiellement sur la mise en scène. Et sur scène. Tout est longuement planifié, et lorsqu'il est parvenu à transmettre à ses *acteurs* ce qu'il ressent, il déclenche l'obturateur. «La photo ne doit pas capter l'action mais la réaction.» L'entreprise est vaste, car Normand Achim évoquera tous les souvenirs personnels aliénants qui feront surface, dans sa «recherche du temps perdu». C'est ainsi qu'il dit reprendre possession de lui-même, peu à peu. C'est Proust photographe.

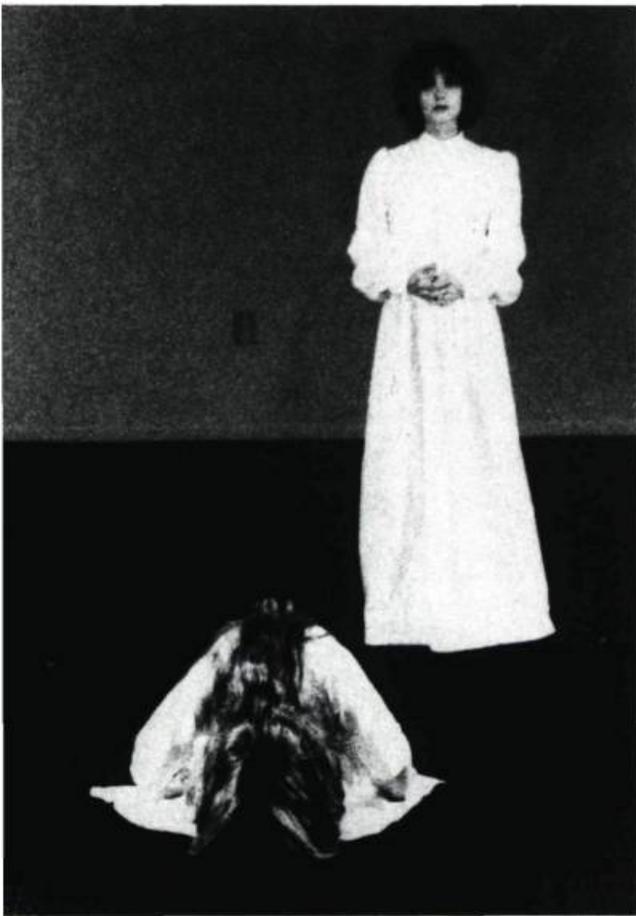
Les thèmes qu'il a traités sont éloquentes, pour le genre: *L'Angoisse*, une fresque de quarante photos où une *bonne femme* se prête, en les vivant dans un état d'émotion intense, aux angoisses ordinaires de la vie courante. *La Mort*: il a fini d'y penser après avoir teinté en rose — il a pleuré à ce moment — une image où un *acteur* tient sa propre photo dans un décor à la Fellini. *Un Enlèvement*: il enferme un *acteur*, durant trois heures, dans une pièce où ne parvient ni bruit ni lumière. La tension deviendra insupportable, et il n'y aura pas de séance de pose.

Les quatre photos montrées ici font partie d'une suite de treize, intitulés *Contraction* et illustrent les étapes folkloriques de la vie. La première représente la vieillesse, la seconde, la mort, la troisième, le tiraillement funèbre, et la quatrième, post-mortem.

«Oui, l'acte photographique, objectivement, possède une puissance, un pouvoir d'exorcisme libérateur», confiera-t-il dans une entrevue.

Normand Achim est bibliothécaire à l'Université de Sherbrooke. Il vit paisiblement dans une petite maison de ferme qu'il réaménage lentement. Certes, ses propos sont profonds. Mais, ils sont ceux d'un homme de 30 ans qui a continué à se poser des questions essentielles. Certes, ses images sont profondes.

11



12



11 et 12. Photos de Normand Achim.